



Kader  
Benamara

**Alors, raconte...**  
*Des histoires algériennes*

*Pour Djima, Rabah, Ahmed et Boualem*

**Kader Benamara** a étudié la sociologie et l'économie dans diverses universités, à Alger, en France et aux États-Unis. Une fois ses études terminées, il s'est engagé dans une carrière de fonctionnaire international. Aujourd'hui, ayant quitté la vie professionnelle, il s'est retiré au bord du Danube, près de Vienne, la capitale autrichienne.

Plusieurs livres et articles ont déjà été publiés sous sa plume : tout d'abord des livres d'économie en anglais, particulièrement liés aux problèmes du développement. À la retraite, il a changé de cap et s'est penché sur des sujets historiques avec pour cadre son pays natal, l'Algérie. Il en a publié quatre à cette date, y inclus ce dernier. Les trois autres sont : *Éclats de soleil et d'amertume* (2012), *Solidarité en action* (2013), et *Alilou - L'homme et sa circonstance* (2020).

Parmi les articles, citons : *Otto Rudolph Schatz : Un peintre viennois et la cause algérienne* (Mars-Avril 2016) ; *Goldscheider et ses œuvres artistiques inspirées par l'Afrique du Nord* (Juin-Aout 2017) ; et *L'Islam de l'autre Europe* (Mai- Juin 2017).

#### **Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek**

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.de> abrufbar.

Alle Rechte, insbesondere das Recht der Vervielfältigung und Verbreitung sowie der Übersetzung, vorbehalten. Kein Teil des Werkes darf in irgendeiner Form (durch Fotokopie, Mikrofilm oder ein anderes Verfahren) ohne schriftliche Genehmigung des Verlages oder des Autors reproduziert oder unter Verwendung elektronischer Systeme gespeichert, verarbeitet, vervielfältigt oder verbreitet werden.

© 2021 by Kader Benamara, Wien  
[www.newacademicpress.at](http://www.newacademicpress.at)

ISBN: 978-3-99036-027-9

Cover und Satz: wkb, Wien  
Druck: Prime Rate, Budapest

Kader Benamara

# **Alors, raconte...**

*Des histoires algériennes*

*Récit*



*Par la fenêtre que l'on ouvre, le printemps émerge et la mère nourricière bercée tendrement s'émerveille et s'épanouit.*

Peinture de **Karima Benamara**, fille aînée de l'auteur, alors âgée de trois ans.

## *Les fleurs nouvelles*

*C'est une époque pleine d'indignation et de rancœur  
Mais en même temps prometteuse et imprégnée d'espérance.  
C'est un âge âpre et brûlant,  
Marqué par un débordement de fureur et de violence,  
Où les corps et les esprits s'échauffent et parfois s'égarent.  
C'est un temps nourri de plaies et de brûlures  
Qui nous laissent pantois, à bout de souffle,  
Avec un goût de cendre dans la bouche.  
Au milieu de ce maelström,  
Fleurissent néanmoins des moments d'allégresse et de courage,  
Des fleurs nouvelles.  
Le crépusculaire orage est alors transpercé çà et là  
Par d'éclatants soleils.  
Une envie de vivre et sourire à la vie surgit,  
Qui vient ponctuer le rythme des orages  
Et défier le grondement du tonnerre.*

# Table des matières

Les fleurs nouvelles	5
Table des matières	6
Avant-propos	9
Introduction	17
<b>Chapitre I</b>	19
Hakim, l'homme juste	19
Rencontre de Hakim et d'Ali	30
<b>Chapitre II</b>	35
Ali le mystique	35
Le doute est un hommage que l'on rend à la vérité	41
Alger et ses quartiers	43
Dans le vif du sujet	47
L'art de la poésie selon le Coran	59
Un triste constat	71
<b>Chapitre III</b>	79
Le 150 e anniversaire de la Révolution française	79
<b>Chapitre IV</b>	83
Célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie	83
Cap sur Alger	98
Alger terrassée et occupée	102
De l'action, pas de discours	112
L'Algérie et la guerre civile en Espagne	115
Été 1939 à Alger	121
Hakim au PPA	123
Naissance de l'Étoile nord-africaine	130
Recrutement des indigènes dans l'armée française	152

<b>Chapitre V</b>	161
Déclenchement de la Seconde Guerre mondiale	161
Les combattants indigènes et leur statut dans l'armée française	168
Le débarquement à Alger	175
L'Algérie à l'heure vichiste	177
L'entrevue Murphy – Juin	185
Rencontre de Cherchell	190
Le régime vichiste et le décret Crémieux	211
Novembre 1942	216
Assassinat de Darlan	220
L'opération <i>Torch</i>	225
<b>Annexes</b>	229
<i>Annexe I</i> : Décret No 136 du 24 octobre 1870 qui déclare citoyens Français les israélites indigènes d'Algérie	229
<i>Annexe II</i> : Décret sur la naturalisation des indigènes musulmans et des étrangers résidants en Algérie, 24 Octobre 1870	230
<i>Annexe III</i> : Décret du 7 octobre 1940 abrogeant le décret Crémieux	232
<i>Annexe IV</i> : Le Code de l'indigénat	234
<i>Annexe V</i> : Lettre de l'émir Khaled au président américain Woodrow Wilson, mai 1919	238
<b>Postface</b>	243

## Avant-propos

Les histoires rapportées dans ce livre couvrent des événements qui ont beaucoup marqué à un certain moment l'Algérie. Se plonger dans cette période particulière de l'histoire de ce pays, et s'y mouvoir librement, est la promesse d'une récolte de riches enseignements. Le projet est simple et consiste en des pérégrinations, des avatars et des péripéties brûlantes. Ce qui est proposé ici au lecteur est une entreprise captivante à travers l'Histoire, cette connaissance du passé qui n'est rien d'autre que le mouvement des choses. Ce n'est évidemment pas un monde figé mais plutôt un ensemble d'événements qui coulent en méandres insensés lesquels s'enroulent presque sur eux-mêmes. À l'aide des récits faits ici, le lecteur est invité à assouvir une certaine curiosité. Il est également convié à découvrir à la lumière de ces moments révolus ce qui pourrait l'attendre dans la vie qui se profile aujourd'hui devant lui, en ce 21<sup>e</sup> siècle naissant.

Pour le philosophe et mathématicien autrichien, Ludwig Wittgenstein, l'Histoire est un langage qui délimite les frontières de notre monde. En la connaissant, il nous est permis d'élargir notre vision de ce monde et aussi de voir la vie d'une manière différente. Aujourd'hui plus que jamais, nous risquons d'oublier d'où venons-nous, qui sommes-nous, et où allons-nous ? On se doit donc d'évoquer, pour le bénéfice du lecteur, ce qui se passe dans le monde, au moment où ces événements se déroulent. Le 20<sup>e</sup> siècle, à vrai dire, fut une époque très agitée et démesurément tourmentée.

Selon l'écrivain russe, Alexandre Soljenitsyne, les « nœuds » sont ces moments où l'Histoire se noue. Ainsi en est-il des circonstances tragiques qui marqueront profondément le destin de la planète dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Des bouleversements politiques, économiques et sociaux sans précédent surgiront et se multiplieront ; ils mettront le monde sens dessus dessous. Ce sera la Première Guerre mondiale, la matrice du XX<sup>e</sup> siècle, suivie d'une grande dépression économique et d'une crise financière qui seront accompagnées de rivalités idéologiques et d'exacerbations nationalistes. Une autre guerre mondiale, la Seconde, aussi meurtrière que la Première viendra ajouter sa pierre au malheur du monde. Entre ces deux guerres, la paix n'existait qu'en surface seulement car en dessous les blessures et les antagonismes demeuraient.

Dans un pays qui jouera un rôle majeur dans notre récit, en l'occurrence la France, on a surnommé les premières années de ce siècle naissant, *la Belle Époque* ou *les Années folles*. Pour ses habitants, raconte-on, ces années ont été des moments d'insouciance et de confiance dans la modernité. En fait, l'époque était loin d'être aussi belle qu'on voulait bien le croire ; ce fut là un mythe qui avait été inventé après coup pour panser les drames vécus lors de la guerre de 1914-1918. On voulait écarter les nuées sombres et oublier le cauchemar de cette grande catastrophe, source de terribles souffrances pour la génération qui l'a connue. On voulait rêver d'une époque radieuse qui aurait existé auparavant puisque le présent était jugé insatisfaisant et l'avenir inquiétant. Un passé idyllique fut ainsi affabulé. Incontestablement, l'époque n'avait pas été aussi reluisante et harmonieuse qu'on le prétendait.

La réalité était toute autre. Le 20<sup>e</sup> siècle s'était mal engagé. Dans sa première moitié, des famines sévissaient dans plusieurs pays. Elles firent plus de six millions de victimes en

Union Soviétique. En Ukraine, en particulier, elles causèrent la mort de 2,5 à 5 millions de personnes. Quelle était l'origine de cette calamité ? La responsabilité dans ce désastre avait très certainement été celle des nouvellement installées autorités soviétiques qui l'avaient en quelque sorte provoqué, nourri, intentionnellement ou non. Comment avaient-elles agi pour cela ? Elles l'avaient déclenché par le biais de la collectivisation, des campagnes de « dékoulakisation »<sup>1</sup>, des réquisitions forcées et excessives de denrées alimentaires auprès des paysans, et des limitations aux déplacements imposées en pleine famine. Toutes ces actions ne pouvaient que conduire à une conséquence inévitable et tragique.

De même en Chine, les famines ont été la cause de pertes humaines du même ordre de grandeur. Elles ont occasionné la mort de plusieurs dizaines de millions de natifs. Entre 1928 et 1929, une famine, dans le nord du pays, liée à une sécheresse, avait déjà eu pour conséquence la mort de trois millions de personnes. La région du *Gansu*, une province du nord-ouest du pays, avait aussi souffert de cette calamité au début des années 1930. Une autre famine en 1936 entraînera la mort d'un nombre d'habitants estimé à 5 millions. La Chine connaîtra ainsi des hécatombes jusque dans les années 40 et au-delà.

On assistera au cours des années 1920 à une spéculation boursière débridée aux États-Unis. Il en résultera un krach boursier le jeudi 24 octobre 1929, surnommé le « jeudi noir ». Les cours de la bourse dégringolent dramatiquement ; ils baisseront de 22 pour cent en quelques heures, causant son

1 L'expropriation des paysans et notamment des plus prospères d'entre eux, les koulaks, et la prise de contrôle direct de la production agricole par l'État. La collectivisation et la dékoulakisation ont eu pour effet de dresser la majeure partie de la paysannerie contre le pouvoir soviétique. De 1929 à 1931, on assiste à une série de manifestations et de révoltes qui débouchèrent parfois sur de véritables insurrections armées.

effondrement. Les actions proposées sur le marché ne trouvent pas d'acheteurs et la panique est générale. Des millions de petits spéculateurs sont ruinés. La crise boursière dégénère très vite en crise bancaire. Des centaines de banques font faillite et le système bancaire finit par s'écrouler. Le taux de chômage augmente fortement et en 1932 le pays compte quelque 13 millions de chômeurs avec, en sus, des millions d'Américains qui se retrouvent sans-abri. La période qui va du krach boursier de Wall Street de 1929, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, est aussi marquée sur tout le globe par l'aggravation de la Grande Dépression qui frappe les principales économies capitalistes. La crise constitue la plus importante dépression économique du XXe siècle, et elle s'accompagne d'une importante déflation et d'une explosion du chômage. La misère s'installe dans les villes et les campagnes de la terre entière. La crise financière se propage progressivement à toute l'Europe. Les échanges économiques internationaux subissent de plein fouet le ralentissement de la croissance qui commence aux États-Unis ainsi que l'effet négatif des réactions protectionnistes.

En France, les productions industrielles et agricoles baissent dramatiquement. Le chômage s'installe et affecte surtout les salariés du secteur privé, les petits patrons, les petits commerçants, et les agriculteurs. Le chômage ira en s'aggravant à partir de 1933. Le gouvernement est incapable d'endiguer la détérioration de l'économie. Le Parlement est sévèrement critiqué et on assiste au développement de l'anti-parlementarisme, un phénomène qui est nourri par des ligues d'extrême droite comme les « Croix de feu » ou les « Jeunesses patriotes ». Le pays affronte une crise économique et sociale qui mène à une grave crise politique. Devant la montée du fascisme, les forces de gauche se rassemblent en France avec pour objectif de sauver la République. Un Front populaire est constitué qui mobilise les communistes, les socialistes et les

radicaux. Son programme est simple :« Le pain, la paix et la liberté. » Il gagne les élections législatives en avril-mai 1936 et un socialiste, Léon Blum, est nommé président du Conseil et il forme un gouvernement d'union de la gauche. Cependant, les difficultés économiques persistent jusqu'en 1938.

On note la montée, un peu partout, des extrémismes. Les tensions internationales empirent qui finiront par déboucher sur la Seconde Guerre mondiale. La crise a favorisé l'arrivée de gouvernements totalitaires dans plusieurs pays européens.

En Allemagne, le taux de chômage atteint plus de 25 pour cent de la population active en 1932, alimentant désillusion et colère. La défaite de l'Allemagne, à l'issue de la Première Guerre mondiale, fut suivie de grandes obligations imposées par les vainqueurs. Le traité de Versailles avait été destructif pour les Allemands qui le considéraient comme « violent et dévastateur ».

De plus, en 1923, à la suite d'un incident trivial, l'armée française occupa la Ruhr. Les réparations insupportables, exigées du pays vaincu, accélérèrent la crise économique qui se traduisit par un chômage de masse. Le résultat est l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler qui devient Chancelier du Reich en janvier 1933. Toute opposition fut réprimée sévèrement. Des menaces s'annoncent suite à ce développement. Confronté à ce péril, le gouvernement Daladier en France adopte, en septembre 1938, une politique d'apaisement et signe les accords de Munich. Devant le risque de guerre, l'armée française opte pour une stratégie défensive et fait construire, à l'Est du pays, les fortifications de la ligne Maginot.

En Italie, Benito Mussolini qui avait déjà pris le pouvoir en Italie en 1922, déclare son parti, le Parti national fasciste, parti unique en 1925. Le pays, plongé déjà depuis quelques années dans une situation économique précaire, voit un régime d'exception instauré et se retrouve gouverné de manière dictatoriale.

En Espagne, la crise économique aggrave les tensions politiques. Le général Francisco Franco entreprend un coup d'État, renverse la République et provoque une guerre civile en 1936 qui durera jusqu'en 1939. Ce conflit fera des centaines de milliers de morts parmi les « nationalistes » et les « républicains ».

L'Union soviétique, malgré son système économique autarcique et la non-convertibilité du rouble, subit également les contrecoups de la crise. En effet ses partenaires commerciaux, notamment l'Allemagne, mettent en œuvre des politiques protectionnistes qui se traduisent par une dégradation des termes de l'échange des produits agricoles pour l'État soviétique.

Qu'en est-il de la situation sur la rive sud de la Méditerranée ? En Algérie, les indigènes<sup>2</sup>, comme les désignait la puissance tutélaire, qui ont eu un tant soit peu l'illusoire confiance en une France défendant les valeurs de 1789, et nourri quelque espérance avec l'avènement du Front populaire au pouvoir, déchanteront vite. Leur attente s'était avérée vaine et il n'y aura pas de réforme du régime colonial. En 1926, était déjà né à Paris, dans l'orbite du Parti communiste français (PCF), le premier parti nationaliste algérien revendiquant l'indépendance, l'Étoile Nord-Africaine (ÉNA).

L'Algérie voit sa situation générale se dégrader sérieusement. Ses habitants n'arrivent pas à se nourrir et le rationnement rigoureux mis en place ne résout rien. Cette situation

2 Un indigène est une personne qui est anciennement originaire d'un pays et qui en possède la langue, les coutumes et les usages, avec une connotation culturelle. Étymologiquement vient du latin De indu (dans) et gigno (naître). Ce terme est assez neutre et explicite pour qu'on puisse le préférer à d'autres tels que musulmans (pourquoi définir un peuple par sa religion, comme ça, en bloc ?) ou autochtones (personnes issues du peuple le plus ancien d'une région et y résidant toujours).

prévalait déjà au 19 e siècle. Une terrible famine avait décimé le pays entre 1866 et 1868. Un tiers environ de la population algérienne avait péri alors, touché par cette famine et par des épidémies. Cette situation n'était pas seulement imputable à la sécheresse, mais aussi à l'extrême paupérisation des populations rurales algériennes. La colonisation les avait dépossédées de leurs terres et elle ne cessera de le faire. En mars 1871, une révolte dans l'Est algérien, y compris la Kabylie, éclate, provoquée par une indignation morale et un sentiment d'injustice extrême. C'est la plus importante insurrection contre le pouvoir colonial français depuis le début de la conquête de l'Algérie en 1830. Des centaines de tribus se soulèvent, représentant un tiers de la population de l'Algérie. Elle est menée depuis la Kabylie des Bibans par le cheikh El Mokrani et son frère Boumezrag, ainsi que par le cheikh El Haddad, chef de la confrérie des Rahmaniya. Elle répondait aux mesures d'expropriation des terres, car près de 500 000 hectares de terres avaient été confisqués et attribués aux colons. Il faut savoir qu'en plus des sécheresses de la période 1866-1868, des hivers rigoureux, une épidémie de choléra et un séisme, avaient endeuillé la région. Plus de 10 pour cent de la population kabyle avait alors péri.

Pendant toute la période de la Première Guerre mondiale, les commissions d'achat militaire procédèrent à des réquisitions de céréales, de vin, de tabac, et de moutons. Ainsi, on peut dire que l'Algérie contribua « à nourrir la France à bon compte ». Les ponctions de biens et de main-d'œuvre conjuguées à la sécheresse et la récolte catastrophique qui en résulta en 1917, au plus fort des réquisitions des denrées vivrières, conduiront à la première grande famine, celle de l'hiver 1917-1918. Sans précédent depuis plusieurs décennies, elle dévasta le centre-est de l'Algérie. Elle fut un prélude à la famine, encore plus terrible de 1920, qui fit plusieurs dizaines de milliers de victimes.

Dans les années 1920, la colère gronde en Algérie. L'ordre colonial est de plus en plus contesté. Le motif essentiel de mécontentement des indigènes musulmans réside dans la discordance de statut qui les distingue des citoyens français. Le Code de l'indigénat, mis en place au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, restreint en effet leurs droits dans des domaines aussi importants que la liberté de circulation, de presse, et d'accès aux emplois publics et à l'enseignement.

Des années plus tard, une pénurie de céréales se fait sentir dès l'hiver 1940, suivie par de mauvaises récoltes dues à un hiver rigoureux et à un manque de précipitations. Les réquisitions de céréales par l'Allemagne, pendant l'occupation de la France, au profit de la métropole et surtout à celui des armées de l'Axe, n'arrangent pas les choses et portent énormément préjudice à la population indigène. Le marché noir sévit et la faim se généralise. La situation alimentaire est très inquiétante en cette période qui va de la fin des années 30 au début des années 40. Dans les campagnes, on mange des racines et la mortalité augmente. Les épidémies de typhus et de choléra se propagent, stimulées par la sous-alimentation. Un spectacle désolant assurément et qui explique clairement les événements qui vont surgir incessamment en Algérie.

# Introduction

Les histoires présentées dans ce livre se déroulent à des moments donnés, des périodes historiques bien définies et relativement courtes qui couvrent le début du 20<sup>e</sup> siècle, plus exactement entre 1930 et 1942. Le lieu géographique se situe principalement sur la rive sud de la Méditerranée. Il s'agit d'Alger, ville légendaire, sur laquelle veille un soleil éternel et qui s'enorgueillit d'une superbe baie perpétuellement caressée par les vents. Le décor vu d'en haut est enchanteur et imposant. Quand on descend sur terre, cependant, les choses ne sont pas aussi chatoyantes qu'on le voudrait. Car là, il est vrai, c'est une tout autre affaire.

La ville est en apparence insouciant et quelque peu engourdie. Il y a de la nonchalance dans l'air. Pourtant, celle-ci va se dissiper sous peu car les célébrations du centenaire de la conquête du pays sont lancées en cette année 1930. Les façades des immeubles ont été repeintes à cette occasion et la ville est éclatante de blancheur et de lumière. Le printemps a envahi les rues et les filles européennes en profitent pour s'y promener, exprimant leur bonheur et leur joie de vivre. Dans la Casbah, par contre, les conditions de vie sont moins propices à une quelconque expression d'allégresse. Le taux démographique élevé et l'arrivée incessante de malheureux en provenance du bled, fuyant la misère, n'arrangent pas des conditions de vie qui y sont déjà précaires. La tristesse hante les rues et le ressentiment se lit sur les visages des hommes et des femmes qui résident dans cette vieille médina.

Le personnage principal, Hakim, mis en scène dans ce livre est fictif mais c'est une création qui s'inspire du réel. Il est imaginaire mais il n'a pas été vraiment inventé ; il est le reflet d'une réalité ; il s'inspire de personnes existantes. Il occupera largement la scène dans les chapitres I, II, III et IV, et interviendra par intermittence dans les chapitres qui suivront. Il sera présent tout au long du récit et contribuera à jeter de la lumière sur les événements historiques se déroulant en Algérie et à leur donner plus de relief en examinant les enjeux, les liens de causalité, la chronologie et les processus, c'est-à-dire l'ensemble de moyens et d'activités qui transforment des causes en effets.

Le récit est également réaliste, tant à travers les faits historiques qu'il relate, mais également à travers la vie quotidienne qu'il décrit. Il bascule entre réalité et fiction et la fiction côtoie des moments forts de l'Histoire, la respecte et se garde bien de la détourner ou de la pervertir.

# Chapitre I

## *Hakim, l'homme juste.*

Juillet 1939. Aux premières lueurs de l'aube, un homme se réveille dans une chambre obscure. Nous sommes à la Casbah, refuge des pauvres et des sans-recours. Du moins, une grande partie de ses habitants le ressentent ainsi, démunis et parfois pleins d'aigreur envers leur mauvaise fortune.

L'homme a pour prénom Hakim, celui qui est juste et sage. De taille moyenne, mince, vigoureux, il a atteint une étape cruciale de sa vie, 32 ans. Non, il n'est pas marié et pour quelqu'un de son âge, cela semblerait inaccoutumé et étrange. Généralement, à ce moment de leur existence, les hommes de sa génération étaient déjà pères. Nous découvrirons la raison du célibat de Hakim dans les pages qui suivront.

Son visage hâlé par ce qui semble avoir été de longues expositions au soleil est avenant. Ses cheveux bruns sont courts. Il n'a pas bien dormi et il se sent fourbu et plein de lassitude. Chaque mouvement le fatigue. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il s'est assoupi de temps à autre pendant de courtes périodes meublées de rêves, ou plutôt de cauchemars, qui se désagrégeaient aussitôt et se perdaient dans le néant. Maintenant tiré du sommeil, il est brusquement confronté à l'évidence du monde réel.

Il reste un moment étendu sur sa couche, sans faire un mouvement. Il aimerait rester allongé mais il craint que les démons qui l'ont harcelé toute la nuit ne reviennent à l'assaut, furieux et vengeurs, et ne le torturent encore plus. Toutes ces

voix qui l'ont assailli, toutes ces images qui l'ont agressé, était-ce du délire ? Il n'en savait rien et n'osait trop s'aventurer à trouver une réponse. Il finit cependant par s'arracher à la douceur du matelas et posa ses pieds nus sur le sol lentement comme pour mieux s'assurer de sa fermeté. Le contact avec la terre le rassura quelque peu et il ne put s'empêcher de sourire, comme ça, bêtement.

Malgré lui, Hakim se remémora ses pensées de la veille, car elles s'insinuaient sans crier gare dans son cerveau, quoiqu'il fasse. Elles l'habitaient depuis un certain temps. Elles s'étaient installées dans sa tête et elles ne le quittaient plus. Il se trouvait seul avec elles et il se sentait écrasé par leur présence ; il ployait sous leur poids. Il regrettait ses plus jeunes années quand il se sentait libre, insouciant et optimiste, un jeune homme pour qui les choses étaient simples. Il se considérait alors comme un homme, semblable et égal à tout autre homme, ni plus ni moins. Dans ce temps-là, il est vrai que d'autres sujets le préoccupaient.

Là, dans ce qui se passait maintenant, il y avait matière à décryptage. Il se dit qu'il fallait prendre son courage à deux mains et qu'il était inutile de trop réfléchir et de s'inquiéter sur les conséquences d'un certain choix qu'il avait fait. Généralement, il n'était pas du genre à hésiter longtemps avant d'agir. Mais cette fois-ci, il avait mis du temps à se prononcer. Il n'arrivait pas à mettre le doigt sur cette chose qui le troublait ; il y voyait comme une défaillance.

Bien réveillé maintenant, il secoue la tête et rejette l'angoisse qui l'étreignait insidieusement. Après avoir si longtemps tergiversé, il a pris finalement la résolution qu'il considère tout au fond de lui-même comme la seule convenable et en laquelle il lui faut mettre tous ses espoirs. Il est pleinement conscient de l'enjeu. En fait, l'idée a eu le temps de germer dans son esprit et elle a fait son chemin, sournoisement.

Ce n'est pas de la souffrance qu'il éprouve. Non ! Ce qu'il ressent n'a rien à voir avec tout cela. Tous les hommes de sa génération ont emprunté ce chemin épineux ; ils ont subi leurs épreuves sans gémir et sans rechigner. Mais tant d'incertitudes l'avaient secoué. Il n'avait pas été assez vigilant et il n'avait pas regimbé en temps voulu. Il avait fait oraison chaque instant sans se demander ce qu'il en était de ce qu'à quoi il croyait, sans mettre en question ses valeurs de référence, sans faire le partage entre le vrai et l'oripeau, entre le noble et l'impur. Et pourtant, il se considérait comme un homme averti ; il croyait au réel et il lui semblait qu'il avait eu tout faux. Il avait une coudée de retard et avait dansé à contretemps.

Un mince filet de lueur bleuâtre s'infiltrait du dehors et se répandait lentement dans sa chambre. Son regard erra un moment sur le blanc des murs sans décoration. Il fit quelques pas et se dirigea vers la terrasse attenante. Un arôme de jasmin embaumait la terrasse et l'accueillit. Un sourire s'esquissa sur le visage de Hakim, déclenché par l'effet des effluves de parfum entêtant. De là, il pouvait voir la baie enveloppée d'une brume matinale. Des lumières brillaient dans le port et dans la ville. Un jour nouveau se levait et arrosait de ses lueurs encore vacillantes la ville toujours ensommeillée. Hakim resta un moment immobile, n'osant pas s'arracher au spectacle qui s'offrait généreusement à lui, sans retenue. Cela lui procurait tant de réconfort et il savourait goulûment la beauté de ce décor de théâtre qui se présentait à ses yeux et excitait ses sens. Il était séduit par cette harmonieuse tapisserie aux couleurs et tonalités si délicates. Tant de générations avaient contemplé la baie dans toute sa splendeur bien avant lui et à cette évocation, il ressentit une bouffée de chaleur qui le surprit. Il aimait tant ce rivage sur lequel il était né et il ne l'aurait échangé pour rien au monde. Il effleura le mur de la terrasse du bout des doigts, comme pour

s'assurer qu'il était bien éveillé et inspira l'air humide à pleins poumons. Parfois, il souhaitait pouvoir revenir en arrière dans le temps et là il imaginait ses ancêtres admirant comme lui ce paysage grandiose qui s'étalait voluptueusement devant lui. Bien sûr, au lieu de navires modernes, ils voyaient des vaisseaux de la marine de la Régence, aux pavillons rouge et vert. À leurs abords, une population cosmopolite se côtoyait, composée de Maures, de Kabyles, de juifs, de sujets originaires de tous les pays bordant la Méditerranée. Tout au bout de la jetée, non loin de la Darse de l'Amirauté, on pouvait discerner le profil de Baba Merzoug, ce canon manufacturé aux fonderies de *Dar En Nhass* près de la porte de Bab el Oued par un maître d'œuvre vénitien. Il terrorisait les équipages des navires ennemis qui osaient s'aventurer trop près de la côte algéroise. Le canon, d'une longueur de sept mètres, pouvait tirer des boulets de 80 kg. Il avait été placé au bout de la jetée Kheir Eddine, sur le Bordj Amar. C'était l'équivalent, toutes proportions gardées, de la Grosse Bertha (*Dicke Bertha*), grosse pièce d'artillerie de siège utilisée par l'armée allemande lors de la Première Guerre mondiale. Baba Merzoug fut expédié en France, en 1830 par l'amiral Duperré et installé à Brest où il se trouve jusqu'à aujourd'hui.

Peu à peu, le charme se rompit et Hakim fut ramené à la réalité. Il s'arracha à sa rêverie. Il songea alors, brusquement, involontairement, avec un vague pincement au cœur, à la vie qu'il menait, et à ce sentiment de servir une grande cause. Cependant, ses certitudes battaient en brèche ; elles bégayaient maintenant et elles lui semblaient de plus en plus dérisoires. Il aurait bien voulu interpréter cette vie comme une blague et se contenter de travailler, de manger, de reproduire et éventuellement de vieillir et de mourir. Cela constituait l'ordinaire auquel se résignait la très grande majorité.

Non ! Lui, ça le mettait mal à l'aise. Il ne pouvait se contenter de ce trajet pourtant si simple et si tentant et

suffisant pour bien des gens. Il n'arrivait pas à se défaire d'une sensation d'insaisissable et de futilité. Une idée le poursuivait, celui d'une vie en quête de réalisation mais qui n'arrivait pas à franchir aisément les obstacles semés sur sa route. Cependant, il continuait son voyage, se débattant avec le temps dont il n'était pas maître, apprenant à vivre et espérant un basculement salutaire prochain.

La clarté du jour inondait maintenant la baie qui se prélassait langoureusement comme sous une caresse. Un matin d'été, satiné et chaud, s'annonçait. Une légère brise soufflait. Le brouhaha de la ville montait vers Hakim et la rue en-dessous commençait à s'agiter. Un peu partout, les marchands, un à un, ouvraient leurs échoppes. Les mêmes rumeurs familières. On entendait la prière du *Fidjr*, la première invocation de la journée, tout juste avant l'aube. Des gens criaient dans la rue. Les ménagères, couvertes de haïks blancs froissés et le regard tendu, allaient de leur pas rapide et décidé vers une destination familière où elles allaient vendre leur force de travail. Des hommes se hâtaient également, coiffés d'une chéchia rouge ou d'un turban. Quelques-uns avaient simplement rabattu sur leur tête le capuchon de leur burnous. L'odeur d'une aube mouillée lui pénétra les narines ; ce qui lui plut sans qu'il sache pourquoi.

Hakim revint dans sa chambre. Il se lava sommairement le visage, car il n'y avait pas de douche chez lui et encore moins de salle de bain. Le seul luxe à sa portée était de remplir d'eau chaude une grande bassine et de s'y débarbouiller une ou deux fois par semaine. Il se rendait cependant régulièrement au hammam où il se prélassait et se requinquait. Il faut dire que l'eau courante n'était pas disponible dans son quartier et il fallait aller la chercher à la fontaine publique à une centaine de coudées de sa demeure. Une fois sa toilette terminée, il se changea et mit l'eau à bouillir sur le feu. Il attendait debout, immobile, en fumant sa première cigarette

de la journée. La fatigue se faisait sentir, en bas, au niveau des genoux. Il en était conscient mais il n'en faisait pas grand cas car il savait qu'après quelques gorgées de café, tout allait rentrer dans l'ordre. Une idée l'agaçait et c'était là sans nul doute la cause de l'insomnie qui l'avait affligé sans rémission toute la nuit. Il avait essayé inconsciemment de la reléguer au fin fond de sa boîte crânienne, mais sans succès. Il ne parvenait pas un seul instant à écarter le souci qui le rongait.

Hakim se lève aux premières lueurs de l'aurore car son travail quotidien débute à sept heures et demi. Il travaillait comme employé de bureau dans le service de manutention d'un grand magasin situé près du port, aux alentours de la place du Gouvernement et du boulevard de la République. Il avait été chanceux à l'interview auquel il avait été soumis car il avait fait bonne impression. Il a été trouvé sympathique et inspirant confiance. On l'a recruté à ce poste et son bon niveau d'éducation l'avait aussi bien servi.

Mais ce jour-là, c'était férié pour lui. Il s'était cependant réveillé de bonne heure, question d'habitude. Il respira profondément et contempla la chambre qui s'offrait à son regard. Une impression de bien-être l'envahissait peu à peu. Il se dirigea vers une étagère accrochée au mur et sur laquelle il avait placé quelques ouvrages au papier un peu jauni par les ans pour certains. Il les prit un à un et les examina avec tendresse.

Il est vrai que Hakim est un esprit libre, marqué par une insolite et intense curiosité et, mû par cette ferveur, il est devenu un lecteur avide. Lire était devenu pour lui aussi essentiel que manger et boire. Tout l'intéressait et ce dans tous les domaines, littérature, philosophie, histoire... Rien ne le rebutait. Il était passionné et avide de savoir.

Bien réveillé maintenant, Hakim hoche la tête et puis son visage s'enlumine, avec un petit sourire esquissé au coin des lèvres. Il y avait là, sur l'étagère, ses compagnons de toujours :

Victor Hugo, Jean de La Fontaine, Honoré de Balzac, Émile Zola, Alexandre Dumas. Ces auteurs l'aidaient à traverser son quotidien ; il les avait lus tant de fois que leurs personnages avaient fini par le posséder. Ils vivaient en lui ; ils étaient devenus ses familiers et il songeait très souvent à eux. Mais il n'osait pas en parler avec ses amis militants car il pouvait deviner leur réaction et elle risquait de ne pas lui plaire. Alors autant garder son secret. Il côtoyait ainsi Jean Valjean, l'ex-forçat, Gavroche, l'enfant des rues parisien, l'inspecteur de police Javert, ennemi juré de Valjean, Edmond Dantès ou le comte de Monte-Cristo, le personnage créé par Dumas, Eugène de Rastignac, le personnage central de « La Comédie humaine » de Balzac, pauvre et ambitieux. L'exergue d'Hugo au début des Misérables s'était inscrite dans sa mémoire de manière indélébile :

*« Tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. »*

Ce livre ne laissait pas Hakim indifférent, loin de là. Il le charmait, le passionnait et l'enthousiasmait. Tout protagoniste dans cette histoire qui incarne la fatalité du mal s'oppose à celui qui personnifie les forces de la libération. L'antagonisme se retrouve à l'intérieur même de chaque personnage. Le vocable aussi de misérable détient un double sens et désigne à la fois celui qui fait le mal et celui qui en est la victime. Cela intriguait et expliquait l'engouement de Hakim pour ce qui était plus qu'une histoire toute simple. C'était une histoire sociale, riche d'enseignements où l'auteur décrit la vie d'âmes humbles et dénonce la société de son temps et ses injustices.

Il n'y avait pas que des auteurs français qui intéressaient Hakim. Sur l'étagère se trouvaient d'autres sources de lecture. Un recueil de *ruba'is* ou quatrains par *Djalâl od-Dîn Rûmî*, offert par son ami Ali, un autre habitant de la Casbah

qu'on découvrira d'ici peu, et deux copies du Coran, une en arabe et l'autre en français. Hakim lisait passablement l'arabe mais se sentait plus à l'aise en français, cette langue qu'il avait reçue en patrimoine et qui était liée aux vicissitudes de l'histoire de son pays. Il y avait même une vieille copie du premier livre des *Métamorphoses* du poète latin, Ovide, qui avait vécu à Rome, à l'époque de Jésus Christ, sous le règne d'Auguste. Comment Hakim avait-il mis la main sur ce livre dont la présence chez lui pouvait être inattendue. Il s'était rendu à Paris, un an auparavant. Ce voyage n'avait certainement pas été entrepris pour le plaisir. Les vacances n'étaient pas faites pour des gens comme lui. C'était un luxe dont il ne pouvait que rêver. Non, sa présence dans la capitale française avait été dictée par une mission qui lui avait été confiée par le parti. Il devait rencontrer dans cette cité des militants et leur faire un rapport sur la situation à Alger. Une fois sur place, il s'était acquitté de sa tâche. Mais avant de reprendre le chemin du retour, il s'était promené le long des berges de la Seine. Là, il avait repéré les bouquinistes et leurs grandes boîtes vertes, ces librairies installées à ciel ouvert sur les quais du fleuve, et s'était dirigé vers eux, irrésistiblement. Il aimait lire, comme on le sait, c'était sa passion, et tout ce qui était imprimé attirait sa curiosité. Il fût ébloui par tous les livres anciens et d'occasion qui s'offraient à lui. Un livre en particulier avait suscité son intérêt. Il l'avait feuilleté, lu quelques lignes çà et là et prit rapidement la décision de l'acheter même si pour cela il devra sauter quelques repas. Il n'avait pas beaucoup d'argent sur lui, à peine quelques francs qui lui permettaient à peine de manger et boire et d'assurer son retour par bateau au pays. Il était armé de pièces de monnaie qui venaient de faire leur apparition en 1929, des pièces en argent de 10 et 20 francs<sup>3</sup>. Le parti ne roulait pas sur l'or

3 Un franc 1929 vaudrait environ 0,40 € ou DA 100 aujourd'hui.

ou sur l'argent, c'est le cas de le dire, et Hakim n'avait eu droit qu'au strict minimum pour mener à bien sa tâche. Les récits courts, qui étaient contenus dans ce classique de la littérature ancienne, il tenait à en prendre connaissance.

Quant à Rûmî, le poète mystique persan, il avait profondément ébranlé les cordes sensibles de Hakim, particulièrement quand il évoquait le thème de l'union mystique et de sa nécessité. Hakim apprit ainsi que tout esprit, après être descendu en l'existence, tend à se réconcilier avec Dieu dans un mouvement ascendant graduel. Était-ce là un sentiment de nostalgie de l'origine divine que nous sommes tous sensés éprouvés ? « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », disait Rûmî. Hakim était au fond une âme sensible et pure, rebuté par ce monde entaché par la misère des siens. Il avait vu le jour dans la Casbah d'Alger, cette vieille cité labyrinthique, aux rues étroites et aux maisons accolées les unes aux autres, « faite pour désorienter l'étranger ». Son père tenait une petite échoppe, rue Porte-Neuve. Il y vendait divers articles tels que des chaussures, des vêtements d'occasion et des ustensiles de cuisine. Il ne se ménageait pas pour développer son affaire, mais malgré ses efforts, le produit de son petit négoce suffisait à peine à répondre aux besoins de sa famille, si réduite fût-elle, consistant en un père et deux garçons. La misère, Hakim en savait quelque chose. Bien avant d'avoir atteint l'âge adulte, il s'était mis en tête d'aider de son mieux les siens. Il travaillait et réussissait, tout débrouillard qu'il était, à gagner quelques francs qui servaient d'appoint et rendaient leur existence un peu plus tolérable. Il continuait cependant à étudier, pendant toute son adolescence, encouragé d'ailleurs fortement par son père. Beaucoup de familles vivant à la Casbah vivaient dans des conditions pareilles et la pauvreté partagée la rendait, semblait-il, plus acceptable. Hakim se souvenait, comme si c'était la veille, du sourire triste que son père arborait à

longueur de journée, tel un masque. Il semblait dire que tout allait bien et qu'il ne fallait pas s'en faire. Les choses finiront par s'arranger ; il fallait faire montre de patience et s'en remettre à Dieu. La mère avait été emportée par une maladie et elle avait été enterrée le jour du huitième anniversaire de Hakim. Il se rappelait seulement qu'il faisait froid ce jour-là et qu'il avait demandé à son père si sa mère allait avoir froid dans la tombe. Son père l'avait regardé longuement et n'avait pas répondu. La voix lui avait manqué et il se retenait pour ne pas fondre en larmes.

La famille de Hakim vivait dans un trois pièces, ce qui n'était pas peu à l'époque, on pourrait même dire qu'il y avait là de l'espace. L'endroit était une maison mauresque localisée rue de la Mer Rouge, une rue étroite, mal pavée, très sombre, ornée d'ordures entassées çà et là, près des entrées des maisons. Le logis était pauvre et meublé simplement de nattes qu'on avait étendues par terre et de matelas placés le long des murs. Des ustensiles de cuisine et des articles pour le ménage étaient rangés simplement dans un coin, derrière un rideau. L'habitation était plutôt délabrée car la maintenir en état exigeait de l'argent qui n'était pas disponible. Alors, on s'habitua à cet environnement ; on se disait qu'on avait de la chance après tout ; on avait un toit au-dessus de la tête. Hakim disposait d'une chambre à lui tout seul, en haut de la maison. Un peu isolée, elle lui procurait un espace d'intimité. De plus, elle donnait accès à une terrasse qui lui permettait de s'évader et de rêvasser quelque peu.

Pour nombre de raisons, Hakim ne s'était pas marié quand le moment arriva, c'est-à-dire à un jeune âge, à partir de 23-24 ans, bien qu'un tel comportement fût mal compris et apprécié à l'époque, dans ce milieu. Cette attitude donnait lieu à nombre de rumeurs, la plupart du temps malveillantes. Cependant les ragots étaient le dernier des soucis pour Hakim. S'occuper de son père et de son jeune frère et leur

assurer le minimum représentait pour lui une tâche prioritaire. Ajouter une autre responsabilité ne constituait pas une perspective séduisante. Le mariage est l'un des engagements les plus importants dans la société, car il sous-entend la fondation d'une nouvelle famille, la venue au monde de nouveaux êtres humains, des devoirs et des responsabilités pour les deux conjoints. Le mariage lui paraissait être une entreprise coûteuse. Pas seulement le mariage mais aussi tout ce que ça génèrera comme frais après. Il voulait plutôt mener une vie simple et n'était pas enclin à la compliquer encore plus. Il est bien dit dans le Coran que : « C'en est un aussi (un signe) qu'Il (Dieu) vous a créé des épouses formées de vous-mêmes, pour que vous habitiez avec elles. Il a établi entre vous l'amour et la compassion. Il y a dans ceci des signes pour ceux qui réfléchissent », (Sourate XXX, verset 20). Cette invitation laissait Hakim indifférent. Il avait d'autres chats à fouetter.

Après avoir avalé rapidement son café, Hakim s'habilla et sortit de la maison. Il ne manqua pas, comme à l'accoutumée, de caresser furtivement le heurtoir de bronze qui décorait la porte d'entrée abritée par un auvent bordé de tuiles. C'était une habitude qu'il avait prise, un rituel puéril qu'il avait conservé de son enfance. Sa famille habitait dans cette maison depuis déjà deux générations. Il fit quelques pas sur le boulevard de la Victoire, non loin de sa demeure, et puis emprunta la rue Porte Neuve dont les escaliers descendaient sans interruption pour aboutir à la rue Randon. Tout le long de son parcours, il fit attention à ne pas être renversé par les petits ânes qui marchaient droit devant eux, balançant leurs *chouaris*. Ils avançaient imperturbables et sans égard pour les rares passants. Ces aliborons faisaient leur métier et on ne pouvait leur en vouloir. Il leur incombait de ramasser les ordures ménagères et ils le faisaient avec entrain. Les rues de la Casbah étaient coupées d'escaliers et seul ce moyen de

nettoyage était pratique. Ce n'était pas comme dans la ville européenne où les rues étaient larges et comprenaient une chaussée et des trottoirs. Dans cette zone, les camions des éboueurs circulaient aisément.

En cours de route, Hakim croisa des femmes voilées qui à cette heure de la journée allaient gagner leur vie chez les Européens aisés. Il n'y avait pas de jour férié pour elles. Quand il fallait y aller, elles y allaient et ne se posaient pas trop de questions inutiles en fin de compte. Il était nécessaire de gagner son pain. Hakim ne traîna pas trop dans sa marche et redoubla ses pas.

### *Rencontre de Hakim et de Ali.*

Arrivé en bas, à la rue Randon, cette artère séparant la Haute-Casbah de la Basse-Casbah, il tourna à gauche et se dirigea vers la maison d'Ali, nichée dans une ruelle adjacente, rue Kléber, à une centaine de mètres de la synagogue qui dominait la place du Grand Rabbin Bloch. Après un moment, il se sentit soudainement et étrangement las et il éprouva une sensation de malaise déroutante. Pendant un très court instant, il eut envie de rebrousser chemin. À quoi bon, se dit-il, accabler Ali avec mes soucis. Il poursuivit néanmoins sa marche et parcourut les quelques mètres qui restaient. Une fois arrivé à destination, il leva les yeux et agrippa le heurtoir de bronze en forme de main et frappa à la porte d'entrée de la maison d'Ali. Il refit le geste une deuxième fois. Aucune réponse. Il semblait qu'il n'y avait personne dans la maison. On n'entendait aucun bruit à l'intérieur, tout était silencieux, sauf pour le roucoulement d'un pigeon perché quelque part, en haut de la maison. Hakim poussa alors la porte d'entrée. Elle était ouverte comme à l'habitude. Il s'en était douté car Ali ne s'était jamais préoccupé de la fermer à clé. Il faisait

confiance à la bonne disposition des gens, à leur bienveillance ; ce que Hakim était incapable de comprendre. Mais Ali était très respecté à la Casbah. Qui se serait avisé de lui nuire et lui causer du tort ? C'était un homme « immergé dans l'océan de la grâce ». Il était uni à Dieu au point de ne plus faire qu'un avec Lui. Certains se sont posés la question de savoir s'il pouvait encore subsister une différence métaphysique entre Dieu et sa créature si cette dernière fusionne avec la divinité. L'élévation spirituelle est le mouvement de l'esprit vers des états de conscience plus élevés ; elle rapproche de Dieu et elle permet à l'homme de jouer le rôle pour lequel il a été créé, ont-ils répondu. La progression spirituelle s'acquiert par l'apprentissage de la connaissance et sa mise en pratique et le véritable progrès est de s'élever vers son Créateur car l'homme est un esprit qui doit se développer et évoluer. Son évolution doit lui permettre d'atteindre son Créateur et l'atteindre signifie le connaître, le comprendre et s'unir à lui. Se rapprocher de Dieu signifie aussi contribuer à son œuvre de création. C'est ce qu'Ali s'efforçait d'accomplir.

La connaissance aide l'homme à s'élever spirituellement, mais aussi à se développer. Elle est la lumière qui conduit l'homme sur la route de tout progrès et elle lui permet d'acquérir la sagesse.

L'attitude d'Ali ne manquait jamais de bouleverser et d'émouvoir Hakim. Sa quête incessante, entreprise avec force et énergie, de la Vérité, de l'Absolu, et de la Plénitude, l'impressionnait infailliblement. Ali avait une passion amoureuse pour Dieu. Une esclave affranchie et la première femme mystique dans l'Islam, *Râbi'a Al 'Adawiyya*<sup>4</sup>, qui a vécu à Basra, en Iraq, de 713 à 801 après J.C., a exprimé dans des vers cette tension passionnelle de la créature envers son Créateur.

4 Râbi'a - Les chants de la recluse. Trad. Mohammed Oudaimah, Orbey, Arfuyen.

Au tréfonds de lui-même, Hakim était un admirateur sincère d'Ali. Il enviait ses certitudes, sa démarche ésotérique et mystique et il aurait aimé pouvoir emprunter le même chemin qui l'amènerait jusqu'à l'unité divine. Là où le dogme de l'islam affirme qu'il n'y a de Dieu que Dieu (*Lâ ilâha illâ Allah*), pour Ali le soufi, il n'y a d'être existant que Dieu et par là, il consacre toute sa vie au Seul Existant. Hakim se remémora un poème qu'Ali lui avait remis. Ces vers étaient encore une fois de Râbi'a Al 'Adawiyya, cette femme qui avait été donnée comme exemple par le grand mystique Ibn Arabi. Oum Kalsoum, la chanteuse égyptienne surnommée « l'astre d'Orient, lui avait même consacré une chanson. Ali avait dit à Hakim que Rabi'a avait été libérée par son maître qui avait été impressionné de la voir prier toute la nuit. Il lui avait raconté une histoire la concernant :

« Un jour, un groupe de jeunes gens virent Rabi'a qui courait en grande hâte, du feu dans une main et de l'eau dans l'autre. Ils lui demandèrent : Où vas-tu ainsi, maîtresse ? Que cherches-tu ?

Je vais au ciel, répondit-elle. Je vais porter le feu au paradis et verser l'eau dans l'enfer. Ainsi le paradis disparaîtra, et l'enfer disparaîtra, et seul apparaîtra Celui qui est le but. Alors les hommes considéreront Dieu sans espoir et sans crainte, et ainsi ils l'adoreront. Car s'il n'y avait plus l'espoir du paradis ni la crainte de l'enfer, est-ce qu'ils n'adoreraient plus le Véridique ? Est-ce qu'ils ne Lui obéiraient plus ? »

Hakim n'avait pas été ému par ces paroles ; il n'était pas convaincu. L'expérience l'étonnait et le dérangeait même. Il y a peut-être des êtres que Dieu saisit d'un coup d'amour, sans prévenir, sans crier gare, mais lui il attendait toujours ce moment critique et il n'était pas très optimiste quant à sa venue. Il en était plutôt effrayé. Il n'avait pas la patience de Saint-Augustin, ce chercheur passionné de la vérité tout au long de sa vie. C'était il y a bien longtemps, bien avant que les

Arabes n'envahissent l'Afrique du Nord et n'imposent l'islam aux habitants du pays et leur inflige une autre langue que la leur. Ils ont également donné aux autochtones d'autres habitudes de pensée. Après tout, Augustin le Berbère, né à Thagaste (Souk-Ahras, Algérie), avait reçu une éducation romaine et avait été rapidement attiré par le catholicisme romain, religion de sa mère. Il était un Berbère romanisé mais non moins souvent sévère pour l'empire romain. Assurément, il était bien un fils de l'Afrique du Nord. Il était chez lui à Hippone ou à Carthage et se sentait après tout étranger à Rome ou à Milan.

Sa circonstance, lui Hakim, était autre que celle de cet homme qui avait bu l'amour pour le nom du Seigneur avec le lait maternel, comme il l'avait lui-même avoué dans ses *Confessions*. Il relatait aussi que, dans le tourment de ses réflexions, il s'était retiré dans un jardin, et là il avait entendu à l'improviste une voix d'enfant qui répétait une cantilène, jamais entendue auparavant : *tolle, lege, tolle, lege*, «prends, lis, prends, lis». À cet instant, Hakim ne put s'empêcher de se remémorer d'un passage du Coran où la même injonction est lancée au prophète Muhammad par l'archange Gabriel (Sourate XCVI, Le sang coagulé). C'était un lundi, durant le mois de Ramadan. Dans la nuit, l'Archange avait surpris le Prophète dans une grotte alors qu'il dormait. Il le saisit par les bras et d'un ton ferme, il lui demanda de lire : « *Iqra'* ! ». Et puis il le relâcha. Le Prophète troublé par cette intrusion et effrayé par la requête répondit : « Je ne sais pas lire ! ». L'Archange le saisit de nouveau et lui demanda encore à deux reprises de lire et à chaque fois Muhammad répétait : « Je ne sais pas lire ». À la quatrième demande, Gabriel lui dit :

« Lis ! Au Nom de Ton Seigneur qui a tout créé ; Qui a créé l'homme de sang coagulé. Lis, car ton seigneur est le plus généreux. Il t'a appris l'usage de la plume ; Il apprit à l'homme ce que l'homme ne savait pas... »

Hakim avait été également fasciné par un épisode de la vie de Saint-Augustin que lui avait dépeint Ali, toujours puisé dans les Confessions. Augustin était allé chercher le codex de Saint Paul, ces feuilles écrites cousues ensemble et reliées ; le tenant dans ses mains, il l'ouvrit et son regard tomba sur l'Épître aux Romains. L'Apôtre les y exhorte à abandonner les œuvres de la chair et à se revêtir du Christ. La lettre ou épître était une lettre du Nouveau Testament envoyée par l'apôtre à l'Église de Rome. Augustin avait compris que cette parole, à ce moment précis, lui était personnellement adressée. Elle provenait de Dieu et lui indiquait ce qu'il fallait faire. Il sentit ainsi se dissiper les ténèbres du doute et il se retrouva finalement libre de se donner entièrement au Christ : «Tu avais converti mon être à Toi», commentait-il dans ses Confessions. Hakim était à l'unisson quand Augustin, parlant de la voie vers Dieu, disait que c'était une voie qu'il fallait parcourir avec courage et en même temps avec humilité, en étant ouvert à une purification permanente dont chacun de nous a toujours besoin. Toutefois, Hakim ne s'en sentait pas capable ; était-ce par orgueil ou par incapacité personnelle ? Il ne pouvait en être sûr. En fin de compte, il n'était pas prêt à demander pardon à Dieu chaque jour de sa vie. Il était incapable de manifester une telle humilité. Le parcours était trop ardu pour lui. Il n'avait pas les forces nécessaires pour l'entreprendre ni le désir non plus de le suivre. Dans une certaine mesure, il était trop orgueilleux et plutôt sceptique pour cela.